

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROUVENCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPIN.

Rédacteur en Chef : MARCELIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Joseph Poelaert. - Devant la Boutique du Charcutier, d'après M. Struys. - Un Père calabrais, d'après M. Jean Sivadi. - Les Vampires.
TEXTE. Nos Gravures. - Chronique scientifique. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - Un Voyage aérien en 1880. - Un Marché et une Cour nègres. - La Chanson de l'Ivreur. - Bannière du Toit paternel. Roman. - La Boîte aux Jeux d'Esprit. Logographe.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 6.

— 10^e ANNÉE —

13 Décembre 1879.

NOS GRAVURES.

JOSEPH POELAERT.

L'homme dont nous donnons aujourd'hui le portrait, occupait incontestablement un des premiers rangs dans l'art architectural belge, et sa perte est pour cet art et pour le pays une perte irréparable.

Joseph Poelaert est né à Bruxelles en 1816 d'un père maître-maçon; il est décédé le 3 novembre 1879, dans la demeure où il avait vu le jour, et à la place même où, il y a peu d'années, moururent ses parents.

Il est auteur de la nouvelle église de Laeken, de la Colonne du Congrès, du théâtre de la Monnaie, de l'église Sainte Catherine, etc., etc.; mais son œuvre capitale est le nouveau Palais de Justice, conception colossale, grandiose, marquée du cachet d'un véritable génie, et dont la Belgique moderne pourra s'honorer au même titre que de ses monuments anciens les plus renommés.

Voici dans quelles circonstances M. Poelaert fut chargé de ce gigantesque travail :

Une commission de hauts magistrats ayant pris connaissance des différents projets du Palais de Justice, et n'y ayant pas trouvé ce qu'elle désirait, se décida enfin à recourir à J. Poelaert, pour lui demander de dresser le plan de l'édifice à construire. Poelaert répondit immédiatement : "Le plan demandé, le voilà!"

En effet, il y travaillait en silence depuis bientôt dix ans. Les magistrats en question furent émerveillés des grandes lignes du projet et dirent tout d'une voix :

"C'est précisément ce qu'il faut."

Le plan conçu et médité dans un long recueillement, a été exécuté de même. L'architecte du Palais a vécu pour son œuvre, faisant alterner six mois de rude travail graphique à six mois de repos apparent, et en réalité en

recherches continuelles. Notons que Joseph Poelaert s'est volontairement borné à la partie artistique et n'a pas voulu entrer dans la question matérielle.

Tous ses travaux sérieux se faisaient durant la nuit; il se couchait de bonne heure et se levait de minuit à 4 ou 5 heures, dessinant des formes nouvelles, seul et sans aide, ou revissant des croquis commandés. Et si l'on considère que ces labeurs de l'âge mûr ont fait suite à ceux non moins rudes qu'il accomplit



JOSEPH POELAERT.

chez de grands architectes de Paris durant sa jeunesse, on peut dire qu'il a couronné une existence noblement et utilement remplie par une fin glorieuse, puisqu'il est mort victime du travail, à soixante-trois ans seulement.

DEVANT LA BOUTIQUE DU CHARCUTIER.

— Aurai-je bien de quoi ?

C'est-ce que se demande cette bonne vieille, occupée à calculer si ses faibles ressources lui permettent de faire un petit extra pour son souper.

Passant près de la boutique d'un charcutier, où s'étalent de gros boudins, des jambons, d'appétissantes saucisses, et prise de compassion à la vue des regards de convoitise que lance sa petite fille vers ces objets, elle a tiré de sa poche quelques pièces de monnaie. Elle est occupée à les compter, puis elle s'écrie, en poussant un gros soupir :

— Cela ne suffit pas !

UN PATRE CALABRAIS.

La Calabre, grande péninsule qui termine le royaume d'Italie, est un pays sauvage, agreste; ses montagnes sont couvertes de grandes forêts; le climat très-chaud est quelquefois insupportable dans les plaines, où les eaux stagnantes vicient l'air et engendrent des fièvres pernicieuses; sur les montagnes, au contraire, le froid est souvent rigoureux. Le sol est très-productif, et de riches pâturages nourrissent des troupeaux de mulets, de buffles et autres bêtes à cornes.

Les Calabrais doivent à leur climat, et aussi à leur origine grecque, une imagination vive et une grande finesse d'organes; ils sont d'une taille moyenne, bien proportionnés et très-musculeux. Ils ont le teint basané, les traits fortement accentués et les yeux pleins d'expression et de feu.

Couverts de larges manteaux ou de peaux de bêtes, ils sont toujours armés, soit pour attaquer, soit pour se défendre; leur sobriété est extrême, elle égale leur courage, leur besoin

d'indépendance et de liberté. Leur passion dominante est le jeu, qui se termine souvent par de sanglantes querelles.

Ce jeune père, que nous donnons en gravure, est un échantillon remarquable de cette vigoureuse race; ses grands yeux pleins de fierté et

d'expression, les traits distingués de son visage, sa longue chevelure noire se déroulant de son bonnet sur ses épaules, font de lui à la fois un type original et un fort beau garçon.

LES VAMPIRES.

Le nom de Vampire a une terrible célébrité dans tous les pays du monde. En réalité, le Vampire n'est rien autre qu'une grande chauve-souris, appartenant à la famille des roussettes, propre à certaines contrées de l'Asie et de l'Amérique. Sa grosseur est celle d'un petit lapin et ses ailes n'ont pas moins de deux pieds d'envergure. Son oreille a la forme d'une feuille ovale, dentelée; sa langue peut s'allonger et se termine par des papilles comme pour former un organe de succion, et ses lèvres ont aussi des tubercules arrangés symétriquement. Son pelage est d'un brun-roux, et de toutes les chauve-souris, c'est le Vampire qui court à terre avec le plus de facilité.

On a accusé le Vampire de faire périr les hommes et les animaux en leur suçant le sang pendant leur sommeil; mais ce fait est peu probable, car les plaies qu'elle occasionne avec sa langue osseuse sont très-petites et ne peuvent devenir dangereuses qu'envenimées par la chaleur du climat.

C'est cet animal qui a probablement donné lieu à la fable des Harpies, Lamies, Larves, Lémures, etc.

La croyance aux revenants altérés de sang remonte donc à une haute antiquité.

En Hongrie et en Serbie, le peuple est convaincu encore aujourd'hui que les cadavres de ceux qui sont morts dans certaines conditions peu orthodoxes, sortent la nuit de leurs tombeaux et suçent le sang des personnes avec lesquelles ils ont eu des rapports, jusqu'à ce qu'elles meurent.

Pour en revenir à notre chauve-souris, la vérité, c'est que le Vampire se nourrit habituellement d'insectes, de petits quadrupèdes et même de fruits.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE.

COURS D'EXPLOITATION DES MINES DE HOUILLE,
Par Ch. Demanet, Ingénieur des Mines (1).

Nos lecteurs se souviennent qu'il y a près d'un an nous rendions compte, à cette place même, d'un intéressant ouvrage de science industrielle dû à la plume de M. Ch. Demanet. Le premier volume seul avait paru à cette époque. Le second vient de voir le jour de la publicité, et nous ne doutons nullement que ce complément nécessaire d'une œuvre si utile ne soit accueilli avec faveur par le public spécial auquel elle s'adresse particulièrement.

Les deux volumes se lient l'un à l'autre par les rapports les plus étroits. L'un nous initiait aux travaux préparatoires à l'exploitation d'une mine de houille. L'autre entre dans les détails de cette exploitation et nous fournit les moyens de faire fructifier le capital engagé dans l'entreprise, capital improductif aussi longtemps que les premiers waggons de charbon n'ont pas été extraits et livrés à la consommation.

Aussi ce second volume convient-il non-seulement à l'ingénieur, qui a charge de surveiller la mine après en avoir établi l'outillage, mais même aux employés subalternes, chefs mineurs, etc., qui peuvent y puiser mille renseignements de pratique quotidienne. Car l'auteur, étudiant minutieusement les questions diverses qui embrassent l'exploitation, les a examinées sous toutes leurs faces.

La compétence nous manque pour analyser d'une manière approfondie l'ouvrage de M. Demanet. Ce travail technique est du domaine de l'ingénieur. Bornons-nous à indiquer les points principaux abordés par l'auteur.

Le premier chapitre est consacré à la question des transports souterrains, qui se subdivise elle-même en trois sujets d'étude: moyens de transports par chariots, voies ferrées et moteurs (hommes, chevaux, machines ou action de la pesanteur).

Vient ensuite le chapitre traitant de l'aéragé et de l'éclairage, dont les différents procédés sont décrits avec soin.

Après quelques indications sur les coups de feu et les incendies, graves accidents qui peuvent compromettre l'avenir d'un charbonnage, le cours de M. Demanet nous indique les divers systèmes mis en usage pour l'exploitation de la mine.

L'extraction des produits au jour par le moyen de cages, le guidonnage des puits, les questions relatives aux câbles, poulies et machines, tout cela est ensuite étudié par l'auteur, qui termine son ouvrage par un chapitre détaillé sur l'épuisement des eaux et quelques considérations générales sur certains services qui, pour être accessoires, n'en sont pas moins indispensables.

Nous ne pouvons, pour l'appréciation des qualités générales de ce livre, que renvoyer à notre article de l'an dernier. Disons seulement que le second volume nous paraît d'une utilité encore plus pratique que le premier.

Il présente, à dire vrai, pour le lecteur non initié aux sciences mathématiques, un peu d'aridité, à cause des formules et des calculs algébriques qui s'y rencontrent. Mais cette abondance de chiffres ne lui donnera que plus d'autorité auprès des hommes spéciaux.

Ajoutons que l'ouvrage, édité avec un grand soin, est complété par de nombreux dessins intercalés dans le texte, qui lui donnent beaucoup de précision et de clarté. Ces qualités, jointes à la science et à l'expérience, en font un excellent travail, digne de l'ingénieur distingué qui l'a conçu et achevé.

DON HENRIQUE.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

AUX DAMES. Pour faire disparaître les taches de rousseur et les taches brunes de la peau. — Frictionner souvent avec une orange coupée. C'est simple, facile et à la portée de tous les rangs et de toutes les bourses.

Pour avoir de jolies mains. — Le meilleur moyen d'empêcher la rougeur, est de ne jamais porter de manches serrées au poignet. Le contact de l'eau bouillante et des corps durs épaissit la peau de la main; les savons la maigrissent, et s'ils sont rances, ils la font rougir. On doit donc se servir de savons mêlés de farines ou de pâtes d'amandes très-fraîches, ou de semences de pavot blanc pulvérisées.

Contre l'embonpoint. — Le trop d'embonpoint faisant perdre aux dames la beauté des formes, en même temps qu'il diminue le nombre des jours qu'elles ont à vivre, il leur faut faire beaucoup d'exercice en plein air et au soleil, jusqu'à produire une sueur abondante, ne rester au lit que six ou sept heures au plus, ne manger que des viandes rôties, salées et épicées, mais en petite quantité, et quelques sucreries; boire souvent du café, du thé, de la limonade et mener une vie active et laborieuse.

Procédé pour rendre incombustibles les jupons et robes des dames. — A l'empois dont on se sert pour préparer les jupons de ces dames, ajouter une cuillerée d'alun commun en poudre; il en résultera encore plus de raideur pour l'étoffe, et ce procédé l'empêchera de prendre feu lorsqu'elle se trouvera en contact avec une substance incendiaire.

LE FILS DE L'INCONNU.

(Illustré par Gustave Doré.)

VI. — LA RENCONTRE.

Les anciens pirates, devenus Croisés, avaient abordé à proximité de l'endroit où le chevalier Hugo avait à soutenir un combat acharné contre les Turcs. C'était ce combat qu'ils avaient vu de loin, et ils espéraient arriver à temps pour dégager le petit nombre de chrétiens encore debout.

Onno Gratama fut, d'un commun accord, placé à la tête de l'expédition, selon le désir même de ses anciens prisonniers, et malgré qu'il eût décliné cet honneur.

Lorsque les Musulmans virent approcher de nouveaux ennemis, ils se partagèrent en deux divisions; la plus petite continua le combat contre Hugo et les survivants de ses compagnons, tandis que l'autre se portait à la rencontre d'Onno Gratama.

La lutte commença immédiatement sur le bord de la mer et fut des plus vives. Les ci-devant pirates surtout, dans leur zèle de néophytes, avaient à cœur de commencer leur vie nouvelle par une action d'éclat et se signalèrent par leur ardeur.

Onno Gratama donnait l'exemple à tous; son terrible glaive abattait autour de lui une véritable moisson humaine; et bientôt ses compagnons purent pénétrer dans les rangs ennemis. Ces derniers aussi combattaient avec toute l'ardeur d'une haine aveugle, en voyant la victoire leur échapper; mais ils avaient toujours l'avantage du nombre. Cependant ils durent finir par reculer; leurs rangs furent rompus sur toute la ligne; ils se replièrent en désordre vers la ville, et les chrétiens restèrent maîtres du champ de bataille.

L'ex-corsaire ne s'arrêta pas à poursuivre l'ennemi, une autre besogne l'attendait: le combat continuait toujours dans la plaine entre les Croisés et l'autre parti des Musulmans; il fit signe à ses compagnons, et bientôt tous prirent leur course dans cette direction. Onno y mit tant de presse qu'il ne tarda pas à laisser les siens loin derrière lui; il n'en continua pas moins à avancer, et arriva sur le lieu du combat, son glaive commença bientôt à pénétrer dans les rangs des Infidèles.

Il était temps: Hugo combattait toujours, mais à pied et couvert de blessures; seulement trois de ses compagnons avaient survécu et luttaient à côté de leur jeune chef.

La vue du danger dans lequel se trouvaient ces héros, poussa l'ancien corsaire à une tentative hardie. Sans regarder si les siens le suivaient, il se précipita au milieu des rangs ennemis, se fraya un passage avec son épée et se trouva bientôt à côté des vaillants Croisés qui le regardaient comme un envoyé du Ciel.

Un instant il sembla que, lui aussi, allait payer cher sa témérité; cent cimenterres se dirigèrent sur sa poitrine; mais le cri de guerre des Croisés retentit bientôt à ses côtés, comme un signal de secours et de délivrance; ses hommes le suivaient de près et entrèrent aussitôt en lice. Grâce à ce renfort, le sort du combat ne pouvait rester longtemps incertain. Les adversaires de Hugo cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. Les chrétiens les poursuivirent, l'épée dans les reins, et arrivèrent en même temps que les Mahométans terrifiés aux portes de la ville, où ils pénétrèrent avec eux. Le soir n'était pas tombé que la bannière de la croix flottait triomphalement sur les tours de Séleucie, servant comme de phare à la Méditerranée pour indiquer que le jour de la délivrance avait lui pour les chrétiens d'Orient.

Quoique couvert de sanglantes blessures, le jeune et vaillant Hugo n'avait pas voulu rester en arrière lorsque les Croisés se mirent à la poursuite de l'ennemi; il était arrivé en même temps qu'Onno Gratama sous les murs de Séleucie, mais la chaleur de la poursuite ne lui avait pas permis de lui adresser un seul mot.

Ce ne fut que lorsque tout fut fini que les deux héros se serrèrent mutuellement la main

ÉLOY.

et que Hugo pût témoigner toute sa gratitude à son vaillant sauveur.

Le ci-devant pirate, qui s'était senti pris d'un grand intérêt pour le jeune Croisé, s'occupait plus de l'état de ses blessures que de recevoir ses marques de remerciement, et il fit venir aussitôt un chirurgien arabe, de qui il apprit que le blessé ne courait aucun danger; il voulut alors se retirer.

— Où allez-vous, mon généreux sauveur? demanda Hugo.

— Où le devoir m'appelle, répondit Onno; je dois encore m'embarquer ce soir même.

— Comment! vous allez déjà m'abandonner?

— Pour peu de temps seulement; mes marins attendent mes ordres, et je vais voir si je puis faire entrer mes vaisseaux dans le port.

— Ah! oui, j'oubliais que vous êtes sorti comme du sein des eaux avec vos vaillants compagnons.

— En effet, comme du sein des eaux.... Sachez qu'il y a deux jours, j'étais encore le chef redouté d'une bande de pirates et que ma main a versé le sang des Croisés...

Hugo considéra son interlocuteur d'un oeil étonné.

— Vous ne comprenez pas mes paroles, reprit l'ancien corsaire; je ne dis cependant que la vérité... Je suis Onno Gratama... Un vieux prêtre, par l'éloquence de sa parole, a fait de nous des soldats du Christ.

— Où se trouve l'homme qui a accompli cette œuvre étonnante? demanda Hugo.

— Il est resté sur mes vaisseaux, je vais le rejoindre.

— Permettez que je vous accompagne.

— Croyez-vous pouvoir le faire sans danger?... Alors, venez.

Bientôt une barque quitta le rivage, et peu après Onno se trouva, avec le jeune Néerlandais, sur le vaisseau où l'attendaient sa femme et le vieux moine. Il fut salué par des cris de joie de la part de ses gens qui étaient restés à bord, et qui accueillirent par des transports la nouvelle de la déroute des Musulmans et de la prise de Séleucie.

La femme d'Onno se trouvait également sur le pont; l'inquiétude lui avait fait quitter sa cabine et elle cherchait à percer du regard les ténèbres de la nuit pour essayer de voir ce qui se passait sur le rivage. Lorsqu'elle vit revenir son époux en vainqueur, elle se jeta à son cou et versa des larmes de joie.

— Voyez, femme, s'écria Onno Gratama d'un ton ironique, pour essayer de dominer l'émotion qui l'étreignait, lui aussi: je vous amène mon butin de guerre, ce jeune et vaillant chevalier que j'ai arraché des mains des Musulmans.

Les deux personnes ainsi présentées l'une à l'autre, s'inclinèrent.

— Mais donnez-vous donc la main! s'écria Onno, nous devons être amis dorénavant.

Chose extraordinaire! lorsque leurs mains se pressèrent, la dame et le jeune homme éprouvèrent l'un et l'autre comme une commotion électrique, quoique la nuit ne leur permit pas d'apercevoir leurs visages.

L'ancien corsaire ne leur laissa pas le temps de réfléchir à cette particularité, car au même instant il demanda à sa femme où se trouvait le moine.

— Il s'est retiré dans sa cabine, répondit la dame.

Les trois personnes quittèrent le pont et s'acheminèrent vers l'endroit indiqué; Onno ouvrant la porte y pénétra le premier.

— Mon père, dit-il, non seulement les ennemis sont complètement battus et Séleucie est en notre pouvoir, mais nous avons encore eu le bonheur de sauver de la mort quelques vaillants et généreux Croisés. Parmi eux, est leur chef. Quoique blessé, il désire si ardemment vous connaître qu'il a voulu m'accompagner.

Se tournant alors vers Hugo, il lui fit signe d'approcher.

— Voici, ajouta-t-il, un des plus vaillants chevaliers de toute la chrétienté.

Comme le vieillard s'avancait pour lui prendre la main, Hugo laissa échapper un cri d'étonnement.

— Père Bruno! père Bruno! s'écria-t-il en tombant aux genoux du moine.

Lorsqu'il voulut le relever pour le serrer dans ses bras, le vieillard vit qu'il s'était évanoui.

Onno Gratama et son épouse contemplaient avec surprise et intérêt ce spectacle touchant, quoique incompréhensible pour eux; mais comme en ce moment les gens du navire venaient prendre les ordres de leur capitaine, celui-ci dut laisser aux soins de sa femme et du prêtre le jeune homme, toujours évanoui. On appareilla vers le port de Séleucie, et dès que ses navires furent en sûreté, Onno retourna vers son protégé, qui justement venait de reprendre connaissance et serrait affectueusement la main du moine.

— Il me semble que j'ai rapproché deux vieilles connaissances, dit l'ex-corsaire. Ce sera un plaisir pour moi d'apprendre plus tard votre histoire à tous deux; mais je suis obligé de vous laisser pour quelques heures; ma chère Ada voudra bien m'accompagner, d'autant plus qu'elle doit s'habituer à devoir bientôt quitter pour toujours le présent navire.

Ada, c'était ainsi que s'appelait la femme de l'ancien pirate, saisit avec empressement et émotion le bras de son époux comme si elle avait eu hâte de quitter un séjour où elle avait eu à soutenir tant de combats et de peines morales.

— Mon cher Onno, dit-elle, dès aujourd'hui nous redeviendrons heureux.

— Ainsi soit-il! répondit Gratama, pendant qu'un profond soupir sortait de sa poitrine.

Laissons-les se diriger tous deux vers la ville et retournons à la cabine du moine, lequel, nos lecteurs l'auront déjà compris, n'était autre que le vénérable Bruno, le père adoptif de Hugo, le Pierre-l'Hermite de la Hollande. Il n'est donc pas étonnant que le jeune homme l'accablât de questions et voulût tout savoir à la fois. Il n'y avait qu'un seul point auquel il n'osât toucher, quoique ce fût celui-là qui occupait le plus sa pensée: le secret de sa naissance lui serait-il bientôt dévoilé?

Lorsque les premiers épanchements furent passés, le moine voulut faire le récit de ce qui lui était arrivé, pendant les deux années qui venaient de s'écouler.

— Vous vous souvenez, dit Bruno, qu'une maladie dangereuse me retint au moment où je me disposais à vous accompagner en Terre-Sainte. Je ne vous dirai pas la douleur que j'éprouvai en me voyant obligé de rester en arrière, et de devoir vous abandonner. Je restai de longs mois sur mon lit de douleur. Cependant les heureuses nouvelles qui nous arrivaient de temps en temps d'Orient, me rendirent le courage et l'espoir. J'étais plus décidé que jamais d'aller en Terre-Sainte; mais auparavant je résolus de parcourir encore les pays de Hollande, de Frise et d'Utrecht, pour y exciter un nouveau zèle. Au bout de quelques semaines, cinq cents guerriers avaient pris la croix et juré de m'accompagner. Je songeai alors aux moyens de les faire arriver promptement en Orient. Le voyage par terre me parut dangereux pour une si faible troupe. Mes Hollandais et mes Frisons étaient presque tous des navigateurs expérimentés, et nous résolûmes de traverser la mer. Nous quittâmes notre patrie sur trois bons navires; un vent favorable nous poussa rapidement le long des côtes de la Flandre et de la France; bientôt nous vîmes l'Espagne et pénétrâmes dans la Méditerranée; ici nous courions le danger d'être attaqués par les nombreux vaisseaux maures qui sillonnaient ces mers; nous y échappâmes heureusement. Déjà nous étions près d'atteindre le but de notre voyage lorsqu'un ennemi inattendu vint nous disputer le fruit de nos peines. Cinq navires montés par des corsaires nous attaquèrent vigoureusement.

— Oh! je vois déjà ce qui s'est passé, interrompit le jeune homme; vous et vos hommes vous avez vaincus et soumis le terrible écumeur des mers. Ah, racontez moi votre rencontre avec le corsaire.

Bruno raconta alors ce que nous savons déjà: l'attaque des pirates, l'héroïque défense des Croisés, leur défaite, la noble conduite de Gratama, son entreprise de faire de ces hommes farouches des défenseurs de la cause chrétienne, et l'heureux succès de ses efforts.

Lorsque le père Bruno eut terminé son récit, il y eut un moment de silence; enfin Hugo demanda:

— Est-ce là tout, mon père?

— Tout, mon enfant, répondit le moine.

Le jeune homme soupira profondément, mais il eut cette fois le courage de demander:

— Et ma naissance?...

— Reste un secret, mon fils... Soumettez-vous en ceci à la volonté de Dieu et à ses desseins cachés. Ce n'est plus derrière, c'est devant vous qu'est votre route, et cette route conduit à Jérusalem!

Le jeune homme baissa la tête... Le dernier rayon d'espoir qu'il avait conservé venait de disparaître.

Le moine se hâta de le tirer de ces pénibles pensées et lui demanda à son tour le récit de ses aventures depuis son départ.

Hugo s'empressa de le satisfaire, mais il parla moins de lui que de l'armée chrétienne et de la valeur des principaux chefs; de sorte que le moine ne put que deviner le rôle important et héroïque qu'il avait joué; mais il en comprit assez pour être fier de son fils adoptif et, à la fin du récit, il le pressa de nouveau contre son cœur.

Deux jours après le débarquement des Croisés et la prise de Séleucie, une caravane innombrable se dirigeait vers le nord, en traversant les déserts: c'étaient les anciens pirates, unis aux Hollandais et aux Frisons sous la conduite du père Bruno; ils emmenaient avec eux de nombreux Musulmans prisonniers, pour leur montrer le chemin et transporter le riche butin et les vivres qu'ils avaient trouvés à Séleucie.

Durant toute l'expédition, Onno Gratama et Hugo ne cessèrent de marcher ensemble: une sympathie profonde les attirait l'un vers l'autre. Il y avait surtout un point qui unissait ces deux hommes: si l'un pleurait la mort d'un fils, l'autre appelait en vain ses parents, et rien ne rapproche plus qu'une douleur réciproque. Tous deux s'étaient raconté leur vie et leurs aventures, ce qui avait resserré les liens qui les unissaient. Ces sentiments semblaient tout naturels; mais le jeune chevalier se sentait attiré plus encore vers la femme de l'ancien corsaire, à laquelle il avait voué une sorte de culte, et il se demandait souvent d'où pouvait provenir cette mystérieuse et sympathique vénération. Et il y avait réciprocité: Ada semblait éprouver pour lui une affection toute maternelle.

Un soir qu'après une longue journée de marche la caravane s'était reposée, le vieux moine et le jeune guerrier se trouvaient tous deux sous un palmier.

— Père Bruno, commença le second, je me trouve tout changé depuis que j'ai rencontré Onno Gratama et sa femme; je sens toujours dans mon cœur une voix bien douce qui me parle d'eux.... Certes, Onno Gratama m'a sauvé la vie, son noble caractère est fait pour m'attacher à lui, mais comment comprenez-vous le sentiment inexplicable qui m'attire vers sa femme, qui m'est cependant étrangère?

A cette demande inattendue et singulière, le moine trembla et pâlit; il se mit à considérer avec attention son fils adoptif, comme pour descendre au fond de son âme.

Puis le vieillard dit avec componction:

— Eh bien, aimez la femme d'Onno Gratama comme une mère, puisque déjà vous avez pour lui un attachement filial... Tous deux prendront pour vous la place des parents que vous ne reverrez probablement jamais, ajouta Bruno, en regardant le jeune homme d'un air singulier.

Et lorsque Hugo se fut éloigné, le moine se jeta à genoux, et élevant les mains vers le ciel, il s'écria d'une voix émue:

— Grand Dieu, combien vos vœux sont insondables!

(A continuer.)

UN VOYAGE AÉRIEN EN 1930.

(Suite et fin, voir p. 39.)

Quelques instants après le passage du banquier et du notaire, nous entendons un grand

battement d'ailes; et un immense aigle-messager s'abat sur la plate-forme. Il porte à son cou une sorte de sac renfermant des dépêches. D'abord il court à l'arrière de notre train, où il sait trouver un lieu de repos et de réfection.

A ce moment, nous passons au-dessus de la grande muraille, et comme nous volons dans un courant à huit cents mètres environ de terre, nous pouvons la distinguer. Elle présente comme un mince cordon blanc, et on peut prendre

pour autant de nœuds les tours qui la coupent de distance en distance. Je la fais remarquer à M. Duhommard.

— Dieu vous bénisse! me dit-il après avoir regardé; dès que je pense à tout cela, tenez,



DEVANT LA BOUTIQUE DU CHARCUTIER, D'APRÈS M. STRUYS.

Monsieur, mes bras, mes cuisses, mes mollets se retirent comme dans le choléra.

— Le choléra se meurt, lui dis-je, comme les épidémies, comme les pestes; car de tous côtés on dessèche les marais stagnants où ces

noires harpies prenaient naissance.

— On dessèche les marais! Mais alors, Monsieur, nous sommes perdus; car si vous détruisez les repaires des loups, vous les forcerez à se répandre dans les campagnes, dans les villes...

— Les loups sont aussi en train de disparaître. On est parvenu à dresser des tigres qui leur font la chasse.

— Bah! Mais si les loups diminuent, les tigres augmentent.

— Je vous dis que ces tigres sont privés. Quant aux loups, on en réserve certaines espèces plus traitables dont on espère faire avec de l'éducation d'excellents chiens de bergers. — Voilà une imagination! Eh bien! et les chiens?

— Les chiens, Monsieur, continueront à être les amis et vont devenir les lieutenants de l'homme pour surveiller avec lui les travaux des êtres d'un ordre inférieur.

— Ta.... ta.... ta!... me répond M. Du-

hommard en hochant la tête; vous verrez, mon cher Monsieur, que tout cela finira mal.

Puis il va s'asseoir dans un coin et ferme les yeux pour ne plus rien voir.



UN PATRE CALABRAIS, D'APRÈS M. JEAN SIVADI.

Au milieu des rêveries, des concerts et des gais propos, arriva notre dîner cosmopolite. Le Patagon et l'Espagnol se font mutuellement part des plats de leurs pays; le Groenlandais et les Lapons essayent du rosbif; les Anglais

engloutissent tout ce qu'ils peuvent de toutes les cuisines; les Chinoises s'europeennisent de plus en plus. Quant à M. Duhommard, affamé par sa panique du matin, il rapporte lui-même de l'office un copieux plat de bœuf aux

choux qu'il dévore, tout en tenant à distance les empressements de nos oranges-domestiqués;

La nuit vient; les frileux se retirent dans l'entrepont, garni tout autour d'excellents lits de repos. Les échauffés restent sur la plate-

forme et chantent, devisent, dorment ou rêvent aux étoiles.

Nous avons eu bon vent, car, vers dix heures du soir, on entend tout-à-coup retentir la voix du guide :

— Terre! Terre!

Aussitôt tout le monde est sur le pont, avide de découvrir les premières lueurs de cette patrie que tous, excepté M. Duhommard, ont quittée avec tant de plaisir. On aperçoit bientôt dans la nuit comme une plaine sombre émaillée de milliers de vers luisants. C'est Caboul.

— Avez-vous déjà visité ce trou-là? me dit un des Français.

— Pas encore. Je suis venu en Chine par l'Afrique, l'Arabie et les Indes.

— Vous allez voir quelle bicoque! Une ville qui est encore éclairée au gaz!... Il n'y a plus maintenant de grande ville dans le monde qui ne soit éclairée à la lumière électrique.

Pendant ce temps, notre aérostat a touché la terre dans l'embarcadère de Caboul, bureau de correspondance pour tous les points du globe. Là, nous apprenons de grandes nouvelles. Le télégraphe, section de Saint-Petersbourg, vient d'annoncer que la République a été proclamée dans la ville et, qu'en ce moment, toute la Russie est à feu et à sang.

Nous laissons à Caboul quelques uns de nos voyageurs, entre autres les Lapons et les Hotentots, trafiqueurs de leurs places. De nouveaux passagers, en pareil nombre, les remplacent. Ceux que le „complet" oblige d'attendre, se résignent aisément; car c'est un passage continu d'aérostats sur cette ligne. Quand nous avons mis de nouveau l'espace entre nous et la terre, un des Français, s'avançant vers M. Duhommard :

— Savez-vous, mon cher Monsieur, où vous allez de ce pas?

— Oui, Monsieur, répond notre touriste, de ce pas je vais regagner mon domicile, rue des Francs-Bourgeois, n° 17, au Marais.

— Je ne savais pas, reprend le goguenard, qu'il existait ici un quartier du Marais, ni une rue des Francs-Bourgeois à Saint-Petersbourg.

— Saint-Petersbourg! répéta M. Duhommard en s'affaissant sur lui-même.

Le lendemain, vers midi, par un superbe et hâtif printemps de Russie, nous descendons à Saint-Petersbourg. Là, au lieu du „à feu et à sang" de la correspondance de Caboul, nous ne voyons que joyeuses démonstrations, chants, danses, fleurs jonchant les rues.

Voici ce qui était arrivé :

Les deux partis, celui du Gouvernement et celui de la Révolution, avaient bien failli en venir aux mains. Après s'être rapprochés à la distance de trois ou quatre cents mètres, chacun d'eux, pour faire fuir son adversaire, s'était mis à lancer de ces bombes infectantes dont l'infamie odeur mettrait à quia, non pas seulement les hommes, mais les dieux. De sorte que la puanteur horrible du champ de bataille l'eut bientôt balayé. Asphyxie des courages!

Quand nous sommes remontés dans les airs :

— Permettez, Monsieur, me dit M. Duhommard, en me tirant par la manche, mais je crois en vérité que je vois trouble et que les oreilles me tintent. Qu'est-ce que tout cela, je vous prie? Une révolution semblable à une fête, des vapeurs qui asphyxient l'incendie, des armées se battant à coups d'infection...

— Sortez un peu plus de votre coquille, dis-je à ce bourgeois parisien, et vous en apprendrez bien d'autres. Je ne vous parle pas des médecins changés en inspecteurs de la salubrité et de l'hygiène publique, des avocats errant dans les villages écartés, pour rassembler quelques vieux amateurs de procès, de l'évanouissement complet et sans retour de toute espèce de tragédies, de l'intronisation d'une musique moins savante, mais qui touche davantage l'esprit et le cœur, de

la race des diplomates s'éteignant comme celle des carlins, des ambassadeurs mis au rancart par la télégraphie, de la Bourse devenue maison de refuge pour les petits spéculateurs dépoisonnés par les gros, etc., etc. Mais je vous dis que dans fort peu de temps vous verrez : Des danseurs et danseuses en caoutchouc mécanique; des machines remplacer avec avantage les instrumentistes; les budgets, réduits des trois quarts, produire des résultats merveilleux; des serpents à sonnettes privés annoncer les visites; des boas faire consciencieusement, pour le compte de l'homme, la chasse au lazzo des chevaux et des buffles sauvages; des castors employés comme manœuvres, des singes appliqués à tous les travaux répugnants ou secondaires. Vous verrez enfin : les astronomes sortir de notre atmosphère pour aller faire échange de lumière avec nos voisins de Saturne, Jupiter, Uranus; les chimistes trouver la transmutation des métaux, les distillateurs l'élixir de longue vie, les mathématiciens la quadrature du cercle... Quant au mouvement perpétuel, depuis longtemps l'humanité a pu mettre la main dessus : c'est elle-même...

En ce moment nous touchons terre à l'embarcadère de Paris.

— Assez! assez! me crie M. Duhommard en se bouchant les oreilles; je cours me renfermer dans mon cinquième de la rue des Francs-Bourgeois, pour n'entendre plus parler de toutes vos élucubrations diaboliques!...

Je suis obligé de le rappeler :

— Vous oubliez, lui dis-je, votre malle et votre parapluie.

— Eh! Monsieur! gémit-il en saisissant son bagage, je m'oublierais moi-même dans une pareille apocalypse...

Puis il s'éloigne d'un pas rapide, et je le suis des yeux avec cette curiosité qui s'attache aux races disparues...

C. GRANDVALLET.

UN MARCHÉ ET UNE COUR NÈGRES.

Un de nos compatriotes, M. Adolphe Burdo, de Liège, vient de publier chez M. Plon, à Paris, un ouvrage d'un très-grand intérêt, sous le titre de NIGER et BÉNUE, Voyage dans l'Afrique Centrale. Cet ouvrage se distingue d'une foule de relations de ce genre en ce que l'auteur s'est attaché surtout à nous faire connaître les usages, les mœurs, les ressources commerciales des contrées qu'il a visitées. Du reste, nos lecteurs jugeront du mérite de ce livre, (accompagné de fort jolis dessins, dus à M. Camille Renard,) par les deux extraits que nous allons lui emprunter :

„Sur le rivage d'Onitsha, un spectacle curieux s'offrit à mes regards; le fleuve était sillonné de canots indigènes, et sur la rive, une grande foule, étrange, bariolée, affairée, allait, venait, parlait, gesticulait, et à certains moments paraissait en proie à une vive agitation. Je craignis d'abord d'être le prétexte de ce tumulte, car tout ce monde me regardait d'un œil, qui, sans être ouvertement hostile, n'avait rien de bien avenant. Je m'approchai néanmoins, et bientôt je compris.

C'était jour de marché, et les canots que je voyais avaient amené à Onitsha les gens des tribus voisines qui venaient y échanger leurs produits contre ceux des Européens, dont les traitants noirs trafiquent, soit pour propre compte, soit pour celui des factoreries qu'ils représentent.

Rien de plus curieux que ce marché. Debout ou assises, des femmes étalent devant elles quelques denrées; ici des cotonnades, là des verroteries, ailleurs des dames-jannes ou des bouteilles de gin ou de rhum, partout de grandes calebasses pleines de sel. Les hommes circulent au milieu des groupes, échangeant, qui de l'huile de palme, qui de l'ivoire, contre les marchandises à leur gré, ou soldant leurs achats

avec des „cauris" qui ont cours dans toute cette région.

Ce qui frappe surtout, c'est l'originalité des types et la diversité des races. C'est là que pour la première fois je vis les nègres couleur de cuivre, que l'on rencontre dans tout l'Ibo : ce sont de beaux hommes, de forte stature et portant fièrement la tête; presque tous ont les yeux bleus. Ils parlent beaucoup, très-haut et très-vite; lorsqu'ils négocient une affaire, on s'imaginerait qu'ils se querellent et qu'une lutte va s'engager entre eux. C'est d'ailleurs une race dangereuse, féroce, et qui volontiers se porte aux plus violentes extrémités.

D'autres nègres circulent dans les groupes; ceux-ci sont maigres, osseux, d'une apparence chétive et misérable; ils marchent silencieux et la tête baissée, évitant, comme s'ils étaient honteux, de vous regarder en face. Ils ont le corps très-tatoué et la peau très-noire; sur leur tête pointue, scalpée en certains endroits, quelques touffes de cheveux seulement aux tempes et au sommet, ce qui leur donne un air de clowns à mine funèbre. Ce sont des cannibales. Ils abondent dans ces parages et leurs principaux centres sont N'Dako et N'Gwà, dans la partie orientale de l'Ibo. En temps de paix, ils ne mangent guère de chair humaine, car il leur est défendu de s'entre-dévorner; mais sitôt qu'éclate une guerre, leur appétit se peut largement satisfaire, car les prisonniers font les frais de leurs monstrueux festins. Or, il est rare qu'ils soient longtemps en paix avec leurs voisins; la guerre sévit chroniquement parmi eux, et il n'y a guère que l'extermination de leurs ennemis qui y mette un terme; aussi jettent-ils rarement. Au reste, à leurs traits, à leur démarche, à leur attitude, à un je ne sais quoi, qui tout ensemble inspire le dégoût et l'horreur, on les reconnaît à première vue.

A l'exception des cannibales, chez qui le dehors est pauvre, et qui n'ont pour vêtement qu'un tatouage immodéré, les nègres des autres tribus, que j'ai devant moi, se plaisent à se couvrir de colliers et d'ornements de tout genre. Les uns ont aux jambes huit ou dix anneaux de cuivre, et à leurs bras des bracelets de même métal; d'autres, et particulièrement les femmes, ont au-dessus de la cheville un large bracelet d'ivoire, creusé dans la partie la plus large de la défense de l'éléphant. A leurs doigts j'observe de nombreuses bagues en cuivre, qui se portent même au pouce.

La plupart des nègres vont nu-tête; tous sont armés, les uns de fusils à silex, dont le bassinet est protégé par une peau, les autres de lances, de javelots, de grossiers couteaux; les cannibales s'arment de préférence d'un arc et de flèches renfermées dans un grossier carquois, ou de javelines très-meurtrières, enchâssées dans de légers bambous.

L'auteur nous introduit ensuite auprès de plusieurs souverains nègres, entre autres le roi d'Onitsha :

„Obi-Akazua me reçut avec aménité et en grande pompe, dans sa hutte de cérémonie, vaste hangar, soigneusement clos de tous côtés.

Il était assis sur un gradin fait de sable durci, recouvert de velours grenat qui traînait à terre; il était vêtu d'une longue robe verte à ramages, et coiffé d'un chapeau grossier en feuilles de maïs, agrémenté d'une touffe de plumes blanches.

Autour de lui se tenaient les dignitaires de sa cour. Voici tout d'abord les hauts et puissants seigneurs, les N'didzi-m'boribas; le signe de leur grandesse est une clochette, la m'boriba, fixée à la poignée de leur arme, comme une dragonne. Leur charge se paye fort cher, et présentement il n'y a que huit privilégiés qui en soient revêtus. Après eux viennent les N'din-zés ou N'do n-zés qui se reconnaissent à une canne d'ivoire, l'ofan, longue d'environ un mètre, perforée comme un olifant, et dont ils tirent des sons aigus. Ceux-là sont beaucoup plus nombreux : on en compte dans Onitsha deux cent cinquante à trois cents. Leur charge coûte cent mille cauris (125 frs.), un grand nombre d'ignames et de volailles, plus quinze têtes de bétail. Elle se paye aussi en produits européens, étoffes, fusils, poudre, gin, etc. C'est le roi qui touche le montant de toutes les charges

de la cour; aussi le pense-t-on, à juste titre, fort riche.

J'aperçois encore à ses côtés, les médecins, les soi-disant Libias, qui sont en même temps les ministres du culte fétichiste de la contrée, et le grand chef de la guerre, qu'on salue du titre d'Odago, et dont l'éminente dignité a pour symbole sept longues plumes blanches plantées dans sa bizarre coiffure, faite de feuilles de maïs desséchées et tressées.

Surpris de tant de mise en scène, mes premières paroles au roi furent pour le féliciter. J'insistai surtout sur l'impression qu'avait faite sur moi le soin avec lequel ses sujets cultivent la terre.

Mes paroles, qu'un jeune noir de la mission traduisait dans le beau langage d'Ibo, parurent faire sur le roi un excellent effet; il me répondit que j'étais le bienvenu, qu'il aimait les Européens, et qu'il désirait vivement voir se développer de plus en plus les relations commerciales entre son peuple et les Bék'as. Il m'offrit ensuite du vin de palme et des kolas, ces amandes roses d'un goût très-âcre, que les naturels et surtout les Musulmans affectionnent beaucoup, mais qui n'ont rien de flatteur pour notre palais. J'en mangeai cependant, car l'offre qu'il m'en fit était une marque de grande considération, à laquelle les principaux dignitaires, groupés autour de lui, participèrent seuls. Au reste, il avait fait une grave exception en ma faveur, en ordonnant de m'apporter un siège : d'ordinaire, nul, quel que soit son rang, ne peut s'asseoir devant lui.

Vint après cela l'échange des présents. Le roi parut fort satisfait des cotonnades, des colliers de verroteries, des miroirs, et du couteau catalan que je lui offris. Quant à lui, il me fit apporter des volailles, des bananes et une jarre de vin de palme, toutes choses qui furent les bienvenues; plus tard, il m'envoya tout un bœuf, dont longtemps, moi et mes hommes, nous fîmes de franches lippées.

Ce jour-là même, j'eus la visite de plusieurs chefs qui avaient été témoin de ma réception. Outre qu'ils étaient curieux de voir mon camp, évidemment ils brûlaient du désir d'avoir, eux aussi, quelque souvenir de l'homme blanc. Chez ces peuplades, l'amour des richesses est très-vif; c'est une conséquence de la vénalité des charges et des dignités: chacun thésaurise afin d'être à même d'en acheter un jour, ou de monter en grade; car pour passer d'un rang à un autre, il faut chaque fois payer au roi une nouvelle redevance. Tous sont très-jaloux de leurs privilèges. Ainsi, par exemple, si long que soit le banc ou le siège où s'assied un N'didzi-m'boriba ou un N'dzi-n'zé, nul ne le peut partager avec lui; et s'il n'est pas libre au moment où l'un d'eux y veut prendre place, aussitôt les premiers occupants se lèvent et le lui cèdent tout entier. Toujours ils sont accompagnés de gens qui portent leurs armes et leurs grands éventails de peau, et qui s'accroupissent par terre autour d'eux. D'autres se font escorter par des esclaves munis soit d'une natte, soit d'un siège rustique en bois, et ils s'y asseyent séparément.

Pour le roi, jamais il ne peut sortir, si ce n'est aux jours de réjouissances ou de fêtes publiques, et alors, pour lui rendre propices les divinités, s'accomplit un sacrifice humain."

LA CHANSON DE L'HIVER.

Mon bon Hiver, vieux et morose,
Je te préfère par instants
A ce petit blondin tout rose
Que l'on appelle le Printemps.
Il a le semeur dans la plaine,
Toi, le bûcheron, sombre Hiver;
Il met la sève dans le chêne,
Et toi, la cognée et le fer.
Mais ton bois mort flambe et pétille.
Si la musique du pinson
Lui fait défaut, la jeune fille
Lui chante une vieille chanson.

Pour les villas fraîches et belles,
Au printemps on fuit les cités;
Nous revoyons les hirondelles,
Mais nos amis nous ont quittés.
Si juin nous prend ces infidèles,
Le bon janvier les fait rentrer,
Dans l'air on voit battre moins d'ailes,
On a plus de mains à serrer.
Près du feu, brûlant sous le marbre,
On se retrouve avec bonheur;
La feuille peut tomber de l'arbre,
Mais l'amitié vous reste au cœur.

Le Printemps, à l'église, effeuille
Les roses de la Fête-Dieu.
Et pour les morts, novembre cueille
Les Immortelles, fleurs d'adieu.
Pour la Vierge pleine de grâce,
Mai fleurit; décembre a Noël.
Alors la charité remplace
Le soleil qui pâlit au ciel;
Elle ouvre son manteau bien ample,
Aux greniers allume un feu clair:
Ce fut pour lui donner l'exemple
Que Jésus naquit dans l'hiver.

A. S.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

XV.

Peu d'instants après, entraient dans la salle à manger un vieillard à l'air respectable et un jeune homme qui paraissait avoir vingt-cinq ans.

Ce dernier, grand garçon à l'air commun et prétentieux, était ce qu'on appelle un mauvais sujet et faisait beaucoup de peine à son père. Il n'y avait pas longtemps qu'il était revenu de Londres, où il avait dépensé beaucoup d'argent et fait énormément de dettes, que M. Orkney avait payées, à condition que son fils vint habiter avec lui et l'aider dans sa besogne.

Le père et le fils s'étaient rendus à Lonemoor ce soir-là, pour s'entretenir d'affaires avec les Quillet.

A la vue de Gwendoline, tous les deux s'inclinèrent, puis jetèrent un regard interrogateur sur la femme de charge et sur son mari.

— Miss Winter, dit John, Monsieur est l'homme d'affaires de M. Markham, et voici son fils.

Gwendoline salua et, obéissant à un signe de M^{me} Quillet, elle sortit de l'appartement.

— Miss Winter! répéta M. Orkney, qu'est-ce que Miss Winter?

La femme de charge regarda un instant son mari d'un air embarrassé, puis répondit que Miss Winter était l'enfant qu'ils avaient élevée et qu'il avait souvent vue alors qu'elle était petite.

— Comment! s'écria l'homme d'affaires, mais je l'ai prise pour une demoiselle du grand monde.... N'avez-vous encore rien appris concernant son origine? Ne savez-vous pas son véritable nom?

— Nous ne savons absolument rien, répliqua la vieille gouvernante.

— En ce cas, vous avez fait de la belle besogne en donnant à cette inconnue sans famille une éducation digne d'une fille noble. Quelle folie! Et qu'allez-vous faire d'elle maintenant?... Si le squire revenait, que dirait-il en voyant installée chez lui une étrangère sans aveu?

M^{me} Quillet semblait être très-mal à l'aise en entendant ce langage qui, au fond, ne manquait pas de justesse.

— Monsieur Orkney, dit-elle froidement, ce qui est fait est fait... En tout cas, nous avons cru bien agir, et l'avenir nous dira si nous avons eu tort ou raison.

L'homme d'affaires, piqué, s'entretenait quelques moments avec John, puis quitta la maison.

Chemin faisant, le jeune Orkney, qui s'appelait Edward, se dit que jamais de sa vie il n'avait vu pareille beauté.

— Elle vient d'arriver de pension, pensa-t-il, il est plus que certain qu'elle n'a pas aimé ni été aimée. Eh bien, ma foi, je serai le premier de ses adorateurs. Demain, je la reverrai.

Après le départ de l'homme d'affaires, les époux Quillet se regardèrent pendant quelques instants en silence.

— Tout ce qu'il a dit est vrai, John, et je n'ai plus qu'un seul espoir, c'est que le squire revienne et qu'en la voyant si belle, si distinguée, si accomplie, il l'adopte pour son héritière.

— Même alors, fit le mari, on n'oublierait pas son origine, car, contrairement à ce que dit le vulgaire, dans certain monde la naissance vaut mieux que l'argent. Du reste, ne nous tourmentons pas d'avance et ayons confiance dans l'avenir.

Cependant, Gwendoline, sans avoir le moindre soupçon de sa position réelle, prit dans la maison la place de maîtresse de Lonemoor. Elle se croyait la pupille de M. Markham, et les Quillet n'avaient pas le courage de la désillusionner.

Elle occupait l'appartement le plus luxueux de l'habitation, se faisait servir à dîner dans la grande salle à manger, et quoique personne ne dût partager son repas, elle ne manquait jamais de faire une élégante toilette.

XVI.

Un soir que la jeune fille était dans son appartement, occupée à chanter un de ses morceaux de prédilection, elle entendit tout-à-coup des applaudissements éclater au fond de la pièce.

Éffrayée, elle se leva vivement et se trouva en face d'Edward Orkney qui, s'inclinant devant elle, lui fit compliment sur sa voix magnifique et sa manière parfaite de chanter.

Gwendoline le salua froidement et attendit qu'il lui adressât la parole, car elle se figurait qu'il venait pour affaires.

Voyant qu'il restait silencieux, elle s'avança vers le cordon de la sonnette, en disant:

— Permettez-moi d'appeler M^{me} Quillet.

— N'appellez pas M^{me} Quillet! exclama-t-il. C'est pour vous que je suis venu. Je vous ai vue une ou deux fois dans votre enfance, mais je suppose que vous ne vous en souvenez pas.

L'orpheline s'inclina, mais ne lui offrit pas de s'asseoir.

— Quoique j'aie engagé mes sœurs à vous faire visite, continua-t-il, elles n'ont pas voulu m'accompagner... Les demoiselles, vous savez, ça tient à l'étiquette....

— Savez-vous bien que vous chantez comme un séraphin, Miss Gwendoline? Si vous vouliez encore me faire entendre un petit morceau, vous me feriez bien plaisir.

— Excusez-moi, Monsieur, dit la jeune fille, je ne chante pas devant des étrangers, et je ne reçois pas de visites pendant l'absence de M. Markham.

En prononçant ces paroles, elle salua le jeune Orkney avec hauteur et se retira.

Le grand garçon resta tout ébahi.

— Voilà une créature prodigieuse! se dit-il; c'est fort pour une fille de son espèce. Ça vous prend des airs comme si elle était vraiment une demoiselle comme il faut. Elle a l'audace de me dire qu'elle ne reçoit pas de visites pendant l'absence du squire! Qu'elle attende un peu que M. Markham revienne, et nous verrons quelle sera son opinion sur tout ce qui se passe ici pendant qu'il n'y est pas!

Et s'animant de plus en plus:

— Morbleu! exclama-t-il, elle me paiera cher l'affront que je viens de recevoir, et si elle ne veut pas m'écouter, je trouverai bien le moyen de briser son orgueil: je ferai connaître à tout le comté qu'elle est la fille d'une vagabonde et qu'elle a été élevée par la charité de deux vieux serviteurs.

Le fils de l'homme d'affaires, plein de fureur, quitta la maison sans être vu de personne.

XVII.

Cependant Gwendoline, qui n'avait d'autre société à Lonemoor que celle de la femme de charge, s'étonnait souvent de ce que l'absence de M. Markham continuât à se prolonger.

— S'il était ici, se dit-elle, nous pourrions faire des visites, voir quelques amis, nous promener ensemble, tandis que maintenant, quand j'éprouve le besoin de me donner de l'exercice, je dois, ou sortir seule, ou me faire accompagner par ma femme de chambre.

L'été se passa assez tristement pour notre jeune héroïne, car, abandonnée à elle-même pendant ces longues journées, elle ne savait comment tuer le temps.

D'un autre côté, le caractère de M^{me} Quillet s'aigrissait de jour en jour, à cause de l'inquiétude qu'elle éprouvait au sujet de l'avenir de sa protégée.

Tout contribuait ainsi à rendre le séjour de Lonemoor peu agréable.

Il n'y venait d'autres visiteurs que M. Orkney et son fils, mais aussitôt que Gwendoline apercevait ce dernier, elle avait soin de s'éclipser au plus tôt.

Jusqu'alors Edward n'avait pas trouvé l'occasion de la rencontrer seule; mais un jour qu'elle s'était rendue dans un village voisin pour porter quelques douceurs à une pauvre femme malade, elle se trouva tout-à-coup en face de lui, au détour d'un sentier.

Il la salua familièrement et se mit à marcher à ses côtés.

— Permettez-moi de vous accompagner, Miss, dit-il; il n'est pas prudent qu'une jeune fille soit seule sur les chemins.

— Oh, je ne crains rien, Monsieur, et je préfère me passer de votre compagnie, répondit Gwendoline froidement.

— Oui, en effet, vous évitez toujours ma présence quand je vais à Lonemoor, mais maintenant que l'occasion m'a été favorable, je veux vous dire ce que je brûle de vous apprendre depuis longtemps.... Vous avez dû vous apercevoir, Gwendoline, continua-t-il d'un air fat, que je vous admire et que je vous aime.... J'ai rencontré beaucoup de femmes, mais aucune ne m'a plu autant que vous.

— Vraiment, fit la jeune fille d'un ton dédaigneux. Est-ce tout ce que vous avez à me dire? Et elle voulut passer outre.

— Non, non, je n'ai pas fini, répondit le jeune Orkney; écoutez-moi, Gwendoline.

— Miss Winter, s'il vous plaît, fit la jeune fille en se redressant avec fierté. Et j'ajouterai que je ne veux plus rien entendre... Laissez-moi passer.

— Oh, vous ne savez pas combien je vous aime!

— Mais, moi, je ne vous aime pas, et je ne pourrais jamais vous aimer, dussé-je vivre un siècle. Et même je vous défends de m'adresser la parole désormais, sinon j'en écrirai à mon tuteur, M. Markham.

— Allons donc, Gwendoline! Il est plus que temps que vous mettiez vos grands airs de côté, dit le mauvais garnement, qui avait jusque-là caché sa rage. Vous parlez du squire? Mais il ne sait même pas que vous existez. Et s'il revenait à Lonemoor, vous et les Quillet seriez tous ensemble mis à la porte.... Car, enfin,

savez-vous qui vous êtes? fit-il avec une fureur toujours croissante.

— Je sais au moins que vous êtes un misérable. Laissez-moi passer, vous dis-je.

— Pas encore; il faut que j'écrase auparavant votre sot orgueil; il faut que je vous dise que vous devriez être bien flattée d'accepter mes hommages, vous, la fille d'une vagabonde... vous, qui ne devez vos belles manières et votre instruction qu'à la charité de ces imbéciles de Quillet.

XVIII.

Une exclamation d'horreur échappa à Gwendoline, en entendant ces cruelles paroles, et elle se cacha la figure dans ses deux mains.

— Voilà que vous connaissez votre histoire à présent, continua-t-il en ricanant; nous allons voir si vous ferez encore la fière.

Et il voulut s'approcher de la jeune fille,



LES VAMPIRES.

mais celle-ci se mit à courir de toutes ses forces, et ne s'arrêta qu'en se trouvant en face d'un étranger qui arrivait à une petite distance.

C'était un jeune homme portant un fusil sur l'épaule.

— Calmez-vous, Miss... Voilà déjà quelque temps que je vous observe, ainsi que ce monsieur là-bas, qui ne me semble pas très-poli à votre égard. Si vous voulez que je le mette à la raison, vous n'avez qu'un mot à dire...

En ce moment, le fils Orkney approchait de l'endroit où Gwendoline s'était arrêtée avec le chasseur.

— Est-ce moi que vous voulez mettre à la raison? demanda-t-il à l'inconnu d'un ton insolent.

— Oui, Monsieur; vous avez insulté cette demoiselle, ce qui est l'action d'un lâche. Je vous déclare que je la prends sous ma protection, et que si vous avez encore le malheur de lui adresser la parole, je vous ferai éprouver la force de mon bras.

En disant ces mots, il s'était avancé vers Edward, le poing levé, les yeux flamboyants;

il semblait vouloir mettre instantanément sa menace à exécution.

Le misérable, qui n'était guère courageux de sa nature, mesura son antagoniste des yeux, et voyant qu'il avait à faire à un homme beaucoup plus fort que lui, il se contenta de hausser les épaules, en reculant de quelques pas et en disant:

— Nous nous reverrons, Monsieur, nous nous reverrons.... Qui êtes-vous?

— Je vous engage beaucoup à ne vous occuper ni de mon nom, ni de ma personne, répondit l'étranger; il ne serait pas bon pour vous de me voir de trop près. Mademoiselle, continua-t-il en se tournant vers Gwendoline, sans s'occuper davantage du fils de l'homme d'affaires, si vous voulez bien y consentir, je vais vous accompagner jusque chez vous; de cette manière vous serez certaine de ne plus subir de nouveaux désagréments.

La jeune fille leva les yeux et vit, — ce qu'elle n'avait pas encore remarqué jusque-là, — que son défenseur avait une belle et noble physionomie, et que tout révélait chez lui la plus parfaite distinction.

— Permettez-moi, Miss, de me présenter moi-même, dit le jeune homme en s'inclinant. Je suis Ronald Chilton. J'ai dans ce voisinage un ami, chasseur comme moi, chez lequel je suis venu passer quelques jours.

— Et moi je suis Miss Winter, de Lonemoor, dit Gwendoline. Je vous dois la plus grande reconnaissance pour le secours si opportun que vous m'avez offert, et je vous remercie du fond du cœur.

La jeune fille accepta la compagnie de M. Chilton, et tous deux se mirent en marche, pendant que le fameux Edward les voyait s'éloigner, la rage dans l'âme et ruminant des projets de vengeance.

(A continuer.)

LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT.

Logogriphe.

En gardant mon milieu, je suis dans les combats
Ce qui fait la valeur des chefs et des soldats;
En ôtant mon milieu, près d'un objet aimable,
J'offre pour parvenir un moyen favorable;
En gardant mon milieu, je suis pour des époux
La source du bonheur, des plaisirs les plus doux;
En ôtant mon milieu, maison grande ou petite
Dans moi trouve un local que jamais on n'habite;
En gardant mon milieu, préférable à l'esprit,
Je juge d'un objet par l'effet qu'il produit;
En ôtant mon milieu, c'est là que la justice
Condamne le coupable à subir son supplice;
En gardant mon milieu, l'on chérit ma bonté,
On vante ma noblesse, on hait ma dureté.

(Le mot de l'ÉNIGME publiée dans notre N^o 2, est VOLONTÉ.)